

**L'avènement de la démocratie, Tome IV. Le nouveau monde**

Marcel Gauchet

Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines Paris, 2017, 749 pages

doi:10.1017/S0008423918000069

Mise à l'avant-scène intellectuelle avec son ouvrage *Le désenchantement du monde*, publié en 1985, Marcel Gauchet a décidé de produire une suite à son *opus magnum*. C'est ainsi que sont parus en 2007 *La Révolution moderne* et *La crise du libéralisme*, suivi par *À l'épreuve des totalitarismes* en 2010. Il aura fallu attendre dix ans entre la parution du premier et du dernier tomes de *L'avènement de la démocratie*.

*Le désenchantement du monde* expliquait comment les sociétés occidentales sont lentement sorties de l'hétéronomie qui a caractérisé durant des millénaires les sociétés humaines : c'est le propre du christianisme d'avoir été une religion de la sortie de la religion. Sa tétralogie cherche à rendre intelligible comment s'est vécu, à l'époque moderne, la relation à l'autonomie qui caractérise les sociétés sorties de cette hétéronomie. *Le nouveau monde* s'intéresse à la période historique actuelle, soit celle qui débute dans les années 1970 et va jusqu'à aujourd'hui.

Si les tomes précédents ont réussi à apporter un éclairage intéressant et novateur, qui permet de renouveler l'intelligibilité de l'évolution moderne, ce n'est pas ce qui se dégage de ce dernier tome, très descriptif, inutilement long et concentré uniquement, ou presque, sur l'Europe, quand pourtant on sait que la « sortie de la religion » n'est pas une caractéristique unique au continent européen, loin de là. La première partie de l'ouvrage est consacrée à expliquer l'évolution économique des quarante dernières années : décentrement imposé par la mondialisation, « impasses » du keynésianisme, victoire des thèses néolibérales, politique convoquée au service de sa propre négation, succès du thatchérisme, néoconservatisme aux États-Unis inauguré avec Reagan, et effacement du socialisme et de la classe ouvrière. Tous ces éléments sont déjà bien connus et Gauchet n'apporte rien de nouveau à la compréhension. D'ailleurs, son propos s'appuie essentiellement sur quelques auteurs spécialistes en histoire économique qui ont produit eux-mêmes des sommes sur le sujet (Angus Maddison, Jeffrey A. Frieden, Charles Asselain et Herman Van der Wee, et cetera). On termine la lecture de cette première partie avec le sentiment d'avoir eu droit à une revue de la littérature sur un thème qui n'est pas le domaine de prédilection de Gauchet, mais qui apparaît davantage comme un passage obligé considérant l'incontournabilité de la sphère économique dans le paysage contemporain. L'auteur conclut que : « l'avenir est sans visage assignable en raison même de la réflexivité dont le présent est chargé, réflexivité qui nous signifie que l'avenir sera forcément autre que tout ce que nous pouvons aujourd'hui nous représenter ». Nous serions rendus à un moment où « l'histoire nous est devenue impensable selon un but ou une fin » (p. 135). On en arrive ainsi au constat, largement dominant et étudié, selon lequel « la société ne se présente plus comme constituée de classes, elle se donne comme composée d'individus » (p. 143).

Si le communisme et le nationalisme, comme religions séculières, ont consacré les difficultés et les limites de l'autonomie, cela ne signifie pas que celle-ci disparaît de l'horizon des modernes. S'il est vrai que « c'en est fini, semblablement, de l'impression d'être entraîné par un devenir irréversible vers une destination providentielle » (p. 636), il faut comprendre, nous dit Gauchet, qu'il y a eu une méprise prolongée sur la signification de ce qu'est l'autonomie : « elle se présentait sous les traits de l'entrée de l'humanité en pleine possession d'elle-même » (p. 636). Elle était pensée sur la base de l'hétéronomie, ce qui était recherché était en réalité un renversement « de l'ordre hétéronome en son contraire [et] reprenait à son compte la figure de l'Un engendré par la subordination à l'Autre » (p. 638). L'ambition de la première modernité aurait

été le dégagement des moyens de l'autonomie; le défi de la modernité actuelle serait celui de l'apprentissage de l'emploi de ces moyens.

L'auteur soutient que les expressions directes de l'autonomie ont commencé à poindre voici cinq siècles, elles sont devenues un programme explicite il y a deux siècles. Reste à savoir combien de temps sera nécessaire à l'apprentissage adéquat des moyens de l'autonomie. Gauchet explique que « c'est à une démarche pacifique, ponctuelle, graduelle qu'il faut s'en remettre pour avancer vers la pleine autonomie. Elle ne réclame ni plan d'ensemble prétentieux, ni troupes prêtes à en découdre, ni main de fer pour mener l'assaut et opérer le passage salvifique ». Il ajoute que « c'est dans l'effort quotidien de chacun vers l'horizon qu'indiquent les prémisses reçues de tous que se joue la réalisation de la promesse inscrite dans notre monde » (p. 646). Le dernier tome de *L'avènement de la démocratie* peut surprendre par sa vision programmatique, une vision qui demeure vague quant au devenir qui serait en cours d'élaboration (mais comment peut-il en être autrement en envisageant le temps sur la longue durée et en se projetant ainsi dans l'avenir?). Ceux qui ont déjà lu les tomes précédents voudront sans aucun doute se faire un jugement par eux-mêmes de cet ultime ouvrage. Par contre, pour ceux qui ne se sont pas attaqués préalablement à la lecture des tomes précédents, ils auraient grand avantage à ne pas aborder la pensée de Marcel Gauchet par ce dernier volume fastidieux et qui n'est certainement pas un grand cru par rapport à d'autres ouvrages du même auteur.

JEAN-FRANÇOIS LESSARD *Université du Québec à Montréal et Cégep André-Laurendeau*

### **The Oxford Handbook of Religion, Conflict, and Peacebuilding**

Atalia Omer, R. Scott Appleby and David Little, eds.

Oxford: Oxford University Press, 2015, pp. 736.

doi:10.1017/S0008423917001093

Conventionally, it has been assumed that there existed an inevitable long-term trend towards secularization, that is, the declining salience of religious belief and practice especially in the public sphere. The Weberian perspective suggested that the development of science would displace reliance on and confidence in faith. The Durkheimian perspective, which tended to emphasize more the functional role of religion, assumed that as the state and other social organizations took over more of the functions, like education and social services, once performed, to the extent they were performed, by religious organizations, there would be seen to be less and less of a role for religion.

Such developments as the emergence of Islamic revivalism and its assumption of a political role, the increasing political involvement in religious traditions like Christian fundamentalism and evangelicalism, which had not in the past been politically active, and the rise of Hindu nationalism in India inspired reconsideration of the secularization thesis, and scholars even started writing about desecularization. Current scholarship tends to adopt the view that both the secularization thesis and the desecularization thesis may have been too simple, and reliant on essentializing approaches that failed to appreciate diversity and the role of context. The contributions in *The Oxford Handbook of Religion, Conflict, and Peacebuilding*, while somewhat uneven in quality as is almost unavoidable in such collections, are valuable precisely because they accurately reflect the sort of insights and limitations characteristic of the current state of the field, not because they succeed in surmounting those limitations.

The study of religion and politics, as reflected in even the best of the recent literature, has rediscovered the relevance of religious belief, practice and organizations but struggles with the amorphous quality and lack of precise definition of both "religion"